

autour de la faune du Perche

numéro hors-série
de Pays du Perche



12,80 €



9 772781 725144

Au nom de l'abeille noire

Ils sont engagés corps et âme dans la protection et la préservation d'une espèce d'abeilles endémique très ancienne, qu'ils appellent le plus souvent « la noire », menacée par les conséquences pratiques d'une logique économique. Découverte du Conservatoire de l'abeille noire de l'Orne et des bénévoles qui l'animent avec passion.

Nous avons rencontré les membres d'une discrète tribu mobilisée autour de la préservation de l'abeille noire. On peut régulièrement les aperce-

voir, en tenue d'apiculteur, arpentant les alentours de Perche-en-Nocé pour installer, vérifier, travailler des ruchers ; improbables chevaliers blancs engageant avec succès une tâche impossible, pour l'essentiel de manière bénévole.

Avec succès puisque, en effet, à l'heure actuelle, ils réussissent l'exploit de maintenir en bonne santé une population locale, sur le territoire du conservatoire de l'abeille noire du Perche, qui est composé d'une zone cœur, d'un rayon de 3 km autour de Perche-en-Nocé et d'une zone-tampon d'un rayon de 12 km. On peut aussi voir ces gens dévoués à la cause apicole tous les mercredis, à deux pas du manoir de Courboyer, dans la maison d'une des membres du conservatoire, travaillant avec ardeur, puis prenant un pot en partageant les nouvelles des abeilles et autres actualités rustiques.

Galerie de portraits

Depuis 2011, année de sa création impulsée par le CETA (Centre d'étude technique apicole) « Abeille noire de l'Orne » et soutenue par le Parc naturel régional du Perche, la dizaine de membres professionnels et bénévoles de ce conservatoire déploient sans compter leur énergie pour ménager à l'abeille noire locale les meilleures conditions de vie possibles. Auxiliaires dévoués, ils forment un groupe d'étonnants alliés pour une abeille appartenant à un écotype (une variété)



Anthropologue et photographe ont été embarqués, équipés de blanc, comme tout le monde sauf Raymond Di
Selon nos apiculteurs, les abeilles piquent en fonction de leur humeur mais aussi en fonction de l'humeur des hum
Quand on a peur, elles le sentent et attaquent plus volontiers. Mais pour l'instant, elles s'affie



locale d'une très vieille sous-espèce d'abeille, *Apis Mellifera-Mellifera*, la fameuse abeille noire. On intègre cette tribu souvent un peu par hasard (rencontre du CETA sur un marché, bouche à oreille, covoiturage...), mais on y reste essentiellement pour la convivialité entretenue au sein de ce groupe. C'est que l'engagement au service de l'abeille noire n'a rien d'une sinécure. Non seulement il faut travailler pour elles, avec elles, mais encore il faut se former. Parmi le petit groupe présent le jour de l'interview, certains ont déjà réalisé plusieurs années de formation afin d'acquérir progressivement une série de compétences allant du simple entretien de la ruche au travail du patrimoine génétique (analyses mitochondriales et satellites) de l'espèce, en passant par les procédures de reproduction.



Mithridatisé, anesthésié, habitué, Raymond Daman semble ignorer paisiblement les piqûres de ses petites protégées.

Ils viennent d'horizons variés. Un ancien ingénieur de RTE, un autre qui a travaillé dans la banque puis dans le conseil, une ancienne traductrice de brevet reconvertie dans la peinture sur porcelaine, une ancienne cadre infirmière en service de cancérologie... et tout ce petit monde, dans une bonne humeur contagieuse, œuvre à la protection de l'abeille noire (ils et elles disent plus généralement « abeille noire » plutôt qu'« abeille noire du Perche », voire la « noire »).

Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui motive un pareil effort ? Chacun a sa réponse. Pour faire le colibri, c'est-à-dire faire sa part ; pour se former et devenir progressivement un apiculteur amateur (voire un jour, qui sait, un apiculteur) ; parce qu'on est tombé dedans tout petit – « papa avait déjà des ruches » – et qu'après une vie de labeur loin des abeilles, la retraite dégage assez de temps pour que l'on y retourne ; pour rester dans une logique de soin après une vie de soignant...

Plus simplement, il s'agit de protéger un trésor. L'abeille noire est ici appréhendée comme le produit d'une histoire génétique immémoriale, qui précède jusqu'à l'existence de l'espèce humaine et qui la rend particulièrement résistante, rustique, adaptable. Comme si son histoire génétique (le « trésor ») l'avait préparée à affronter la perspective d'un dérèglement climatique.

Au-delà de ces réponses variées, une autre suscite l'unanimité. « Je pense que quand on a ça [cette convivialité], on a déjà fait 50 % du travail. » Et le fait de pouvoir conserver et renouveler régulièrement un groupe de personnes bénévoles investies est effectivement identifié, à l'unanimité de ce petit groupe, comme une clé de la réussite de la protection de leurs petites protégées vrombissantes. Mais attention à ne pas oublier une dernière motivation : il faut s'occuper des « fifilles », dont on décrit les variations d'humeur en les considérant comme de petites personnes.

Opérations secrètes et diplomatie de l'abeille

La mission du conservatoire est d'une certaine manière donquichottesque. Sur ce sujet, Raymond Daman, président de l'Union Apicole de l'Orne et force motrice du conservatoire, se fait très grave et même fataliste. La préservation de l'espèce est pour l'instant couronnée de succès, sur une toute petite zone et au prix de nombreux efforts. Mais à long terme, la menace lui paraît trop grande. Quelle menace ? Selon lui, il ne s'agit pas seulement des pesticides, du réchauffement climatique, de l'urbanisation ou encore d'un éventuel manque de bénévoles. Le principal danger, c'est la « Buckfast ». Plus précisément, une simple affaire de logique de profit. Parce qu'elle est plus ren-

table et qu'elle représente un investissement plus sûr, des apiculteurs multiplient les ruchers d'une abeille exogène, la *Buckfast*, une sous-espèce d'abeille qui vient polluer le patrimoine génétique de l'abeille noire. Certes, le brassage génétique est facteur positif pour l'espèce mais lorsque les ruchers sont trop mélangés, lorsque les abeilles deviennent jaunes, voire oranges, « on est sur la mauvaise pente » et le trésor se perd. Que les choses soient claires, ici, on veut des abeilles noires, on veut « du noir ».

Toutefois, Raymond a une grande confiance dans le patrimoine génétique de « la noire ». Quand les *Buckfast*s sont éloignées durablement, en quelques années, « les qualités génétiques enfouies dans les gènes ressortent et les abeilles redeviennent noires, le noir revient ». Quoi qu'il en soit, il est vital pour le conservatoire d'éloigner autant que possible ce genre d'élevage des ruchers d'abeilles noires, et donc du cœur de leur territoire, et d'entretenir avec les apiculteurs infidèles à la cause de l'abeille noire les relations les plus cordiales possible, afin d'œuvrer contre la dilution du patrimoine

génétique de notre « noire ». Le jour où nous les rencontrons, une opération « secrète » se prépare, qui verra des représentants des cinq départements de la région Normandie se retrouver dans une île, comme un rassemblement d'une guilde secrète des abeilles noires de Normandie, pour organiser sur terrain neutre des rencontres inter-abeilles. Leur but non dissimulé est de brasser, d'enrichir tout en le protégeant, le patrimoine génétique des différentes populations d'abeilles noires en Normandie et notamment celles du conservatoire du Perche.

Pendant ce temps-là, du côté des abeilles noires percheronnes, on fait sa part de l'effort. Dans chaque lieu de leur petit pays protégé, on évalue la météo, on essaime à tout va, on choisit avec une précision géométrique les prochaines cibles – les merisiers du fond du champ, puis les noisetiers de la haie, puis les lavandes – on entretient la ruche, on pourvoit aux besoins des plus petites et de la reine, on veille sur l'intégrité de la ruche, et on danse pour que la petite communauté se comprenne et survive.



Réunion de travail à la mi-saison. Bilans et perspectives se croisent dans le regard de l'apiculteur.